Coulisses
Revue de théâtre

15 | Hiver 1997
Varia

Impressions...

Guy Barbier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/coulisses/4989>

DOI : 10.4000/coulisses.4989

ISSN : 2546-9460

Éditeur

Presses universitaires de Franche-Comté

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1997

Pagination : 14-16

ISSN : 1150-594X

Référence électronique

Guy Barbier, « Impressions... », *Coulisses* [En ligne], 15 | Hiver 1997, mis en ligne le 26 avril 2019, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/coulisses/4989> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/coulisses.4989>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

Coulisses

Impressions...

Guy Barbier

URBS

- 1 Au commencement, des ombres inquiétantes à peine éclairées, oiseaux noirs de mauvais augure, planent sur ce qui va devenir la ville : les promoteurs avides lorgnent sur les terrains vagues de cartons, refuges d'une misère blême balayée par la modernité. Avec des cartons, sans ficelle, à gros traits, avec une énergie débordante et des textes hétéroclites, la cité naît, vit et se fracture. L'incarnation des petites annonces immobilières à travers des personnages, hommes et femmes, empreinte d'une sensualité juste et évocatrice, est l'illustration même du génie inventif qui nous émerveille et nous réjouit tout au long du spectacle. Les plaques de rues défilent, les détresses percent les murs, les dialogues se chevauchent, les feux clignotent, les rires se figent, les portes du métro, en carton toujours, s'ouvrent et se ferment sur des scènes underground ; autant d'images fortes qui s'impriment et nous racontent une histoire, des histoires familières.
- 2 La tentative de construction de la cité idéale (voir *La ville qui n'existait pas* de Bilal et Christin pour la bande dessinée) a du mal à atteindre la même force. Les acteurs ont l'air très à l'aise dans le jeu appuyé qui sert bien la caricature des puissants et des personnages marqués. Après l'effondrement de la tour de Babel, la fin poétique, merveilleuse, généreuse, peine à faire contrepoids. La joie de vivre qui surgit avec l'arrivée d'une troupe de clowns aux nez bariolés, nous entraîne, si l'on veut bien s'y laisser pousser, vers cette idée sympathique qu'il vaut mieux une ville plurielle, vivante et gaie qu'une cité ultrasophistiquée, aseptisée et policée. Le tout est un régal des yeux et des zygomatiques ; les acteurs sont amateurs au sens premier du terme : ils aiment ce qu'ils font et prennent un réel plaisir que l'on partage sans retenue. Le tableau de la fin, quand la nuit envahit la scène et que reste seul le décor de cartons découpés illuminés par des fenêtres multicolores, nous en dit plus que tous les discours : c'est beau, très beau, peut-être parce que cela nous rappelle une ville qui est parfois la nôtre, ou celle

dont on rêvait enfant en collant du vitrail que venait éclairer du dedans, comme par magie, une flamme.

Photo Clément François

SALETÉ !

- 3 Un très beau texte qui donne envie de lire Robert Schneider.

Une écriture simple, ciselée, percutante, des mots, des phrases qui reviennent comme une mélodie lancinante, une écriture puissante qui m'ébranle :

Je m'appelle Sad je suis de la merde
Je m'appelle Sad je suis un menteur
En réalité je m'appelle Ahmed...

- 4 Saleté !

Où est-elle ? Au début, noir complet, l'acteur est là, le texte aussi avec la nuit. L'éclairage des bougies piquées sur des bouteilles de gin n'apportera que peu de chaleur aux murs gris. A la fin de la pièce, la scène est dégueulasse. L'acteur est arabe, la peau brune ou foncée n'est-elle déjà pas une saleté ? S'il y a cette saleté que l'on voit, qui nous aveugle, cette saleté évidente qui nous dérange, il y a l'autre, cachée ou ignorée. Par une alchimie du discours livrée à la perfection par Rachid Benbouchta, c'est toute cette saleté qui est en nous (Jean Goss disait toute cette merde !) que nous révèle Sad, le personnage de la pièce. Même les roses qui finissent piétinées n'adoucissent rien, les roses payées d'avance chez Kurt.

Pourtant tout le monde n'a pas la chance
d'avoir 100 roses tous les soirs...

- 5 Évidemment, je peux me dire que je ne suis pas allemand, ni autrichien, ni fasciste, ni raciste, évidemment. Je peux me dire que cette pièce ne m'est pas destinée, qu'elle devrait être vue, entendue, digérée par les autres, les autres qui sont fascistes ou racistes, évidemment, puisque c'est tout le discours raciste, tout l'argumentaire

xénophobe que Sad reprend à la première personne.

Pourquoi suis-je si peu à l'aise alors ? Quelle merde a été remuée au fond de mes tripes ? Quelle crasse logée entre mes idées bien rangées a été décollée ? Cette crasse à laquelle on finit par s'habituer parce qu'à force d'être confirmée elle prend la force de vérité. Saleté de saleté ! Dur de s'en débarrasser.

Si mes enfants disent « merde, trou du cul et bite » à 7 ans, d'où cela vient-il ? Je sais d'où cela vient. Sad le dit, il le reconnaît, les arabes s'insultent facilement.

Si j'aime mon pays, si j'aime mes enfants, alors est-ce que je ne suis pas capable de faire ce qu'il faut ?

« Pas de sentiments » dit Sad.

« Sad veut dire triste en anglais, je ne suis pas triste »

« Quand le tesson de bouteille s'enfoncera dans ma poitrine, j'essaierai de ne pas crier pour ne pas vous déranger... »

- 6 Sad prend sur lui toute la violence et toute la responsabilité de cette violence. C'est le mécanisme implacable du bouc émissaire, de la victime expiatoire, décrite et analysée par René Girard, incarnée sous nos yeux. Ce serait insoutenable si ce n'était pas du théâtre.

Que chacun regarde en soi, la bête est là, tapie, sournoise, prête à tout dévorer. L'hydre du fascisme est en chacun de nous, chaque soir je la décapite, chaque nuit ses têtes repoussent dans ma tête. Parfois elle se soumet, parfois je suis vainqueur, en moi l'intolérance, moisissure fadasse... je ne vaincrai jamais définitivement.

(Gilles Servat)

- 7 Il me vient en tête les dernières paroles de Shakespeare, le bibliothécaire fou et volubile, chroniqueur ivrogne d'*Éléments moins performants* (pièce violente et dérangeante sur la crise économique que nous a offert l'année dernière Charlie Brozzoni¹) :

Moi, ça va très bien, et vous ?

COLLECTIF MOUV

- 8 Production du Théâtre Contemporain de la Danse en trois parties :
- 9 – *Si...reurs d'un jour*
– *Séquence d'une vie*
– *A la recherche de la phase perdue*
- 10 Une prouesse physique et technique mais pas seulement, de l'émotion aussi, un vrai spectacle. La maîtrise musculaire et la dissociation sont telles que l'on se demande si les danseurs sur scène sont fait comme nous. La chorégraphie est presque parfaite, intense, le rythme est on-ne-peut-plus soutenu, la musique forte, très forte. Tout va pour le mieux pour les initiés venus soutenir leurs idoles à grand renfort de « Vas-y Régis ! vas-y Jérôme ! ». Les autres, les inclus, ne bronchent pas, ils ne monteront pas sur scène à la fin pour ce défi corporel très courtois où chacun tour à tour rivalise d'adresse et d'audace. C'était le monde à l'envers : les exclus sur scène, les « in » pas très branchés applaudissent fort... C'est peut-être tout ce qu'ils savent faire avec leur corps !
- 11 **À DONF**
- 12 Ça a la couleur et la structure d'un spectacle de patronnage, ça en a un peu l'odeur, mais ce n'est pas du patronnage.

Les enfants ont grandi, la monitrice et le directeur aussi, ça s'appelle *À Donf*, c'est ouf !, à fond, c'est fou, ça a du punch, – même si l'un des acteurs trouve que ça manque de pêche ! Une suite de sketches rythmés par les coups de sifflet de la monitrice, Hervée De Lafond, les mouvements de chaises et les récréations, leitmotiv gestuel et suggestif... On y parle effectivement de tout, sans tabou, du prof raciste et nègre, d'Abdel et ses pastilles qui ne sait pas draguer les filles, du petit ami turc beau comme un soleil qui fait craquer les parents cool qui le papouillent, du travail, de l'ANPE, de la ZUP, des meufs, de Juliette et de Roméo... (pas du SIDA je crois). C'est avant tout un spectacle gai et optimiste. Le jeu est énergique, inventif, on ne s'ennuie pas une seconde.

- 13 C'est un produit typiquement montbéliardais, comme la vache et la saucisse et ça s'exporte... un peu. C'est une perturbation orchestrée par Jacques Livchine et la monitrice déjà nommée, Une expérimentation théâtrale avec des jeunes et des moins jeunes, issus du cours de théâtre. Il faut avoir vu *A Donf* !

LE VOYAGE DE DJALEL

- 14 Un spectacle nous marque par ce qu'il nous transmet à l'instant, les images fortes, les émotions, les clins d'œil, les questions, et le texte.

J'aime être étonné, surpris, mis en déroute, être aussi mal à l'aise parfois ; j'aime rire et aussi pleurer. Je jubile quand je trouve la réponse avant qu'elle ne soit donnée. Un spectacle nous marque aussi par la trace qu'il imprime dans notre mémoire. *Le Voyage de Djalel* est de ceux-là.

Le début du spectacle est fort, prenant, pathétique, un homme et une valise, des femmes voilées de noir, une musique... Tout est là sans être dit, on ne le sait qu'après, après l'histoire d'une vie commencée sous le soleil, une histoire triste.

- 15 Malgré la fraîcheur et la spontanéité des actrices-enfants (essentiellement des élèves filles de collège), malgré la joie simple des jeux rythmés, des danses, des chants, il y a la réalité, celle de l'amour impossible, celle de l'exil, de la solitude, de la mort.

On peut trouver la pièce pessimiste, l'inutilité d'une vie, elle a le mérite de nous ramener aux questions graves, essentielles, grâce à un univers sensible, féminin, où l'émotion côtoie le grotesque.

Un double coup de chapeau à l'Atelier Théâtre du Val Fourré à Mantes la Jolie (en collaboration avec le théâtre du Mantois) pour le choix du sujet et pour le travail fait avec les élèves. Bravo encore à Rachid, Rajaa, Marie-Eloge, Zina, Lamia, Mariata, Aminata, Kariatou, Djaba, Cécile, Rougni...

NOTES

1. Voir *COULISSES* n° 14